

CHAPITRE I

Avignon

Le bac à traile

Plus qu'un statut social, un veuvage était en ce temps-là un titre honorifique qui forçait le respect. Depuis la fin de la « der des ders », deux millions de Françaises en bénéficiaient.

Pour les veuves concernées, il convenait de s'en montrer digne.

Cette dignité, dans le silence et la douleur, la conscience aigüe que l'avenir de la France, amputée de deux millions de géniteurs, dépendait de leur aptitude à transformer leurs progénitures en brillants combattants des conflits à venir, créa dans l'immense communauté des veuves une hiérarchie de fer.

Jeanne a été une veuve digne c'est-à-dire une grande veuve.

Avant cela, elle a mis au monde trois enfants que lui a faits un mari, de son état conducteur de locomotives. Des mauvaises langues ont insinué qu'il aimait sa femme presque autant que ses locomotives.

Il se prénommait : Célestin.

Un jour de juillet 1917, conduisant un train militaire en pleine vitesse, Célestin qui avait à l'époque trente ans eut la funeste idée de poser un pied sur le marchepied de la locomotive, une inoffensive burette à la main.

Un train venait en sens inverse, à gauche ce qui ne le plaçait pas

dans son tort. Tous les trains en France roulent à gauche. En Angleterre aussi, mais ça, ce n'est pas sûr.

Lorsque Raoul, le chauffeur de la locomotive qui avait pour seule et indispensable fonction d'entretenir le foyer en alimentant la chaudière à charbon, se retourna une pelle de briquettes à la main, Célestin avait disparu. Raoul, qui savait faire monter la vapeur en pression dans les tuyaux de la locomotive, savait aussi la faire baisser. Intrigué par cette subite absence, il le fit immédiatement.

Lorsque le train s'arrêta en rase campagne. Raoul était très fier de la manœuvre, estimant qu'il venait là de prouver à la compagnie PLM sa capacité à arrêter ses trains en plus d'alimenter leur chaudière pour les faire rouler.

Quant à Célestin, inexplicablement disparu, il fallait qu'il eût perdu la tête pour vouloir, en pleine vitesse, se promener le long de la locomotive munie de sa burette pour en graisser les œuvres vives.

On avait raison... On la retrouva, deux kilomètres en amont, sur le ballast à quelques pas du corps qui, lui, reposait plus bas au milieu des coquelicots.

C'était entre Arles et Raphèle en ce printemps tout neuf de 1917.

Jeanne acheta des bottines à lacets, noires et luisantes du meilleur effet, un chapeau orné de deux cerises mûres, une robe de veuve d'un modèle conçu en deux millions d'exemplaires destiné à celles dont l'époux était tombé au champ d'honneur. Robe portée les reins cambrés comme en quelque sorte, une décoration, une forme de distinction, une croix de guerre féminine généreusement distribuées à celles qui firent don à la France d'un fils ou d'un époux en un choix que, par un silence, on laissera penser qu'il était librement consenti.

Enfin, c'est au moins ce qu'affirmaient les journaux lorsque les

généraux français descendirent à cheval les Champs-Élysées juste après l'armistice, applaudis par les survivants.

L'un d'entre eux, fait Maréchal de France, chevauchait sa monture, sabre au clair, ventru et satisfait... il pouvait l'être. Un jour par exemple, la tentative insensée de prendre une colline à l'ennemi fit parmi les soldats français trois mille morts dès la première heure. Le haut gradé responsable de l'offensive pensa que seul le général ventru pouvait arrêter le massacre. On lui téléphona du front. Il faisait la sieste et, pour son ordonnance, il n'était pas question de le réveiller. Lorsqu'enfin il s'éveilla, le brave donna l'ordre, en bâillant et contrarié, d'arrêter l'offensive.

La France comptait six mille morts ordinaires de plus. Elle avait fini par gagner la guerre au prix de 900 morts par jour durant tout le conflit.

Neuf cents morts c'est trois TGV qui déraillent et chaque fois sans survivants. Si un seul train déraille avec un tel bilan, en temps de paix cela s'appelle une catastrophe. Les journaux en parlent pendant un mois et les historiens pendant cent ans.

La der des ders c'est trois TGV par jour qui déraillent tous les jours que, paraît-il, le bon Dieu fait, et ceci pendant mille cinq cent cinquante jours.

Cent ans plus tard, les historiens peinent toujours à nous expliquer pourquoi.

Le mari de Jeanne est mort cheminot.

La Compagnie des chemins de fer compatissante et fière de ses héros fit d'elle une cheminote. Son homme de son vivant trainait des wagons derrière sa locomotive. Il fut proposé à Jeanne de les nettoyer après chaque usage. Elle accepta aussitôt et s'acheta un tablier pour protéger sa robe de deuil.

Jeanne porta dignement sa douleur ainsi drapée. On l'enterra avec, quarante ans plus tard.

Entre ces deux événements exceptionnels, Jeanne fit deux choses qui ne le furent pas moins.

Gouverner c'est prévoir. Elle bénéficia d'une loi pondue fiévreusement par un ministre de la Prévoyance qui portait un nom que Gaspard, le petit fils de Jeanne trouvait curieux : Loucheur, pour se faire construire une petite maison faite pour accueillir les vieux et les enfants. Lorsqu'on fait construire une maison et qu'on a trois enfants, on prévoit trois étages, ou on ne construit rien du tout. Monsieur Loucheur n'en autorisa que deux. Depuis le décès de Jeanne, ses trois enfants ne se parlent plus. Le plus fâché, c'est celui qui habite ailleurs.

La deuxième chose extraordinaire que fit Jeanne fut d'amener Gaspard et ses sœurs, ses petits-enfants, le dimanche, traverser le Rhône dans le bac à traile puis d'aller contempler le « fleuve Dieu » du haut du jardin du Rocher des Doms.

Au bord du Rhône, Jeanne retrouvait Anselme et Balthazar, deux amis de son âge qu'elle avait connus à l'école du quartier Saint-Ruf cinquante ans plus tôt à l'époque où les hussards noirs de la République défendaient la « Laïque » en un combat encore incertain.

Anselme était marin, plus exactement marinier du Rhône.

Anselme ne se décrit pas. Cette chose-là a été faite il y a huit siècles et une bonne fois pour toutes, lorsqu'un Maréchal du Saint Empire Romain, Gervais de Tilbury, écrivit du Provençal : « *perspicace, actif quand il le veut, trompeur dans ses promesses et insidieux quand il veut nuire, mais résistant à la chaleur et au froid* ».

Anselme était donc essentiellement un homme résistant à la chaleur et au froid, ce qui n'est pas une mince vertu.

Il était aussi le commandant du bac à traile. D'habitude quand un bateau fait route, cela veut dire qu'il avance. Le bateau d'Anselme, quand il faisait route, n'avancait pas, ne reculait pas non plus, mais il faisait route quand même. Le bateau d'Anselme traversait le Rhône en se déplaçant sur le côté, comme les crabes.

C'était donc là une embarcation peu ordinaire et Anselme le savait. Quand on est le commandant d'un bateau aussi étonnant, on peut conduire tous les autres, y compris le « Normandie », précisait-il. L'incendie du géant des mers dans le port de New York avait brisé net ses ambitions.

Il assumait néanmoins une charge extrêmement honorable et exerçait l'un des plus vieux métiers de la Cité des Papes.

Anselme était très âgé, il était né au XIX^e siècle, ce que Gaspard, encore enfant, trouvait effarant. Il expliquait qu'il était le dernier descendant d'une lignée de marins qui avaient acquis chèrement le droit d'exercer ce dangereux métier et à son profit exclusif.

Durant des siècles, ce commerce était soumis à d'exorbitants prélèvements au profit des seigneurs du port d'Avignon et de l'Évêque de la cité. Puis on construisit sur proposition d'un berger un peu « perché », un pont qui devait servir à traverser le Rhône à pied et plus tard, selon la chanson, à danser.

Cette construction devait marquer pour la lignée de ses ancêtres, ce que l'on crut alors, le début de la fin.

Après ce raccourci historique, Anselme précisait que le pont aux mystérieuses origines datait du XIII^e siècle, puis il ajoutait en montrant du pouce négligemment par-dessus son épaule l'ouvrage de légende son vieil ennemi :

– Lui s’est cassé la gueule et moi je suis toujours là !

Bref, il avait fallu, bien plus tard, l’invention des câbles et des ponts qui leur sont suspendus pour venir presque à bout de la pugnacité des mariniers du bac à traîlle.

Aujourd’hui, le dernier des Anselme que rien ni personne n’avait pu réduire traversait le Rhône pour le plaisir des enfants et des promeneurs.

Les seigneurs d’Avignon sont morts, l’évêque, qui lui, est toujours vivant, a trouvé d’autres moyens pour subvenir à ses besoins que de rançonner les mariniers du Rhône.

Anselme en était ravi et pour bien marquer son attachement au statu quo, il ne manquait jamais d’aller faire ses Pâques à l’office dit par l’évêque dans l’église du Palais.

Et puis il y avait Balthazar, Balthazar Perdigali.

Pourquoi Balthazar n’est-il pas, lui aussi, marinier du Rhône ? Lui, qui, comme son ami, était homme de fleuve ?

Pour deux raisons, la première est que son métier véritable était sonneur de la cloche du Pape et la seconde relevait d’une exemplaire sagesse. Et lorsqu’on lui posait la question, il répondait en souriant et dans la langue de Mistral : « *laussa la mer et ten-té in terro* » ce qui se traduit par « fais l’éloge de la mer et tiens-toi en terre ».

Et, si curieux de son passé, de sa glorieuse charge et de ses origines, Balthazar, impérial, déclamait :

– Je suis Provençal et Romain, monsieur, c’est pareil !

Sachez que le premier des Perdigali en terre de France débarqua le 9 mars 1309 dans les bagages de Bertrand de Got, notre bon Pape Clément VI, en qualité de sonneur de la cloche du Pape ; le deuxième des Perdigali servit Jean XXII, Benoît XII, et Clément VI ; le troisième, Innocent VI et ses successeurs, et ceci tant que dura la captivité de

Babylone ; le quatrième perdit la vie pendant la guerre des Catalans en défendant le Palais et le cinquième mourut de la peste. Lorsque Benoit XII, à la fin du schisme, partit se réfugier chez le roi d'Aragon, il convoqua le sixième des Perdigali et lui dit « *attends-moi, garde la cloche, je reviens* ».

– Les Perdigali n'ont qu'une parole, monsieur, ils attendent depuis, le retour du Pape pour reprendre leur fonction ; moi je suis le vingt-septième Perdigali. Comme mes ancêtres, j'attends... et en attendant, je pêche.

Balthazar était plus vieux qu'Anselme et un peu moins que Mathusalem. Cela donnait à Gaspard un insondable vertige de savoir qu'en plus d'être né au XIX^e siècle, Balthazar avait vu Napoléon, le troisième évidemment. C'était effarant et pourtant vrai. Ce jour-là, un jour de la fin mai 1856, la montée des eaux fut fulgurante. En moins de quarante-cinq heures, pas une de plus, le Rhône monta de quatre mètres et onze centimètres, pas un de moins. Les Avignonnais réfugiés sur les hauteurs du Rocher des Doms, qui domine la vallée, spéculaient anxieusement sur ce qu'ils considéraient comme la plus catastrophique inondation de leur histoire qui en était pourtant jalonnée. Du haut de leur perchoir de misère, ils contemplaient jusqu'à l'horizon et tout autour d'eux la surface triste et grisâtre des eaux.

Ils étaient pris comme des rats. Quelques-uns, las de ces inondations à répétition, qui nourrissaient secrètement le projet de se construire une arche, se maudissaient d'avoir remis à l'année suivante ce qu'ils auraient pu faire l'année même.

Les portes de la ville, percées dans les remparts, étaient obstruées par d'énormes batardeaux, renforcées par des sacs de sable et résistaient

au fleuve en folie. On aurait pu une fois encore en rester là. Les remparts, qui tenaient tête à la formidable poussée des eaux depuis dix siècles, auraient, selon toute probabilité, tenu deux jours de plus.

Ils ne tinrent pas.

Sur le coup de quinze heures de ce jour mémorable, juste à côté de la porte Saint-Lazare, s'ouvrit tout à coup une brèche de trente mètres de long. Les remparts venaient de céder. Une formidable rumeur s'éleva autour du Palais et gagna aussitôt la ville tout entière. Une vague de deux mètres de haut s'engouffra par la brèche sous les yeux horrifiés des Avignonnais et envahit la ville en moins d'une heure.

Napoléon, ce jour-là de passage, comprenant que les habitants n'y étaient pour rien, dut faire son entrée en ville en bateau et, après avoir longtemps ramé, finit par accoster au parvis de l'église Saint Agricole.

Napoléon premier, à la vue des pyramides et sans doute en petite forme ce jour-là, avait, paraît-il, dit devant ses soldats « *Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent* ». Le troisième, moins inspiré encore, se contenta de dire devant ce spectacle pourtant grandiose « *Que d'eau... que d'eau !* »

Le premier habitant que rencontra l'Empereur était un petit garçon qui jetait des cailloux autour de la barque impériale du haut des escaliers.

Ce sauvageon s'appelait Balthazar.

Napoléon à qui, par ailleurs, les Avignonnais ne vouaient pas une excessive tendresse ne s'attarda pas. La ville qui en avait vu d'autres soigna avec résignation ses plaies et les habitants, sensibles aux méfaits de l'humidité, leurs rhumatismes.

Balthazar vécut son heure de gloire et ne regretta rien.

Balthazar était le maître du « vire-vire ». Le vire-vire était l'engin de pêche le plus ingénieux que l'on puisse imaginer. Il était constitué

de deux énormes paniers cubiques, grillagés de tout côté sauf celui qui s'offrait au courant du fleuve, le tout pivotant sur un axe métallique solidement arrimé en travers d'une barque. Le courant faisait tourner les paniers. Les aloses, pour leur fraie annuelle, remontaient le courant, les paniers durant leur immersion enfermaient dans la nasse les aloses. Les merveilleux poissons en sortant de l'eau glissaient alors en gigotant le long d'une goulotte et tombaient encore vivants dans un seau posé aux pieds de Balthazar. Ils voyaient en mourant le merveilleux sourire du vieil homme qui par la même occasion les informait brièvement de leur poids approximatif. Les aloses constataient qu'elles mouraient en excellente santé.

Balthazar et Anselme se connaissaient depuis plus d'un demi-siècle. Balthazar disait à son vieil ami :

- Toi tu attends les clients qui traversent et moi les aloses qui remontent, c'est pareil !

Enfin, c'était tellement pareil qu'à chaque traversée, Balthazar demandait :

- Combien d'aloses dans ton bateau ? Et Anselme répondait :

- Cinq et toi ? combien de clients dans ton seau ?

- Pareil, concluait Balthazar, même s'il y en avait plus.

Et chaque fois, le même dialogue s'engageait hormis le dimanche qui était pour Anselme une grosse journée d'aloses en promenade et pour Balthazar une journée comme les autres.

Ses clientes subaquatiques ignoraient les délices des flâneries dominicales, et lui, consacrant ce jour au repos en souvenir du créateur, ne disait rien, mais en contemplant son vire-vire immobilisé à l'horizontale, surveillait du coin de l'œil les chargements d'Anselme en affectant la plus parfaite indifférence.